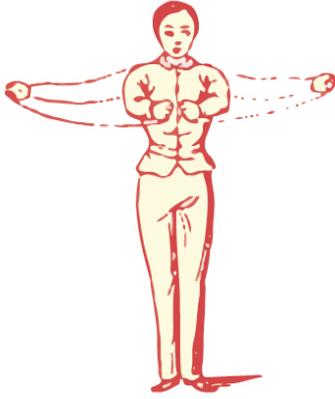


Parole analysante, parole jouissante

Pierre Malengreau



« La poésie, c'est un usage du signifiant à des fins de jouissance »¹. Cette définition de la poésie avancée par Jacques-Alain Miller éclaire d'une manière inédite l'articulation de la langue et du corps. Le contexte dans lequel apparaît cette définition est précis. J.-A. Miller interroge ce qu'il en est de la jouissance de celui qui parle dans la séance analytique. « La séance analytique est une plage de jouissance soustraite à la loi du monde »². Dans cette optique, précise-t-il, la jouissance est considérée comme quelque chose « qui vient en excès »³, quelque chose d'hétérogène auquel la psychanalyse donne une place, contrairement au discours du maître qui vise son évitement. Ce qui est en jeu ici, ce n'est pas ce qui intéresse la poésie en général, ni la poésie en tant qu'elle peut nous servir à penser l'interprétation. Ce qui intéresse J.-A. Miller, c'est la poésie dans l'expérience analytique, c'est la poésie « quand elle s'accomplit sous la forme d'une séance d'analyse »⁴.

La jouissance, un concept biface

Que désigne ici le terme de jouissance ? L'extension large que ce terme reçoit dans le champ de la psychanalyse lui fait souvent perdre son tranchant. J.-A. Miller rappelle à plusieurs reprises dans ses cours que *jouissance* est le mot que Lacan a choisi pour traduire ce que Freud nomme *Triebbefriedigung*. Il englobe les deux satisfactions du binarisme freudien : celle de la libido et celle de la pulsion de mort. On en a déduit un peu rapidement que la jouissance serait de l'ordre de l'éprouvé. Ce n'est pas la position de Lacan. Il soutient à la suite de Freud⁵ qu'il y a « une jouissance qui ne se sait pas et qui ne se sent pas satisfaction »⁶.

Le concept de jouissance est un concept biface, et il perd beaucoup de sa portée quand nous isolons une de ses deux faces. Ce concept comporte toujours à la fois une localisation de la jouissance sous couvert d'une satisfaction qui se sait et l'opacité de la jouissance qui ne se sait pas. Il désigne à la fois un objet qui bouche et un trou dans la structure. Cette disjonction est essentielle pour la pratique de la psychanalyse. C'est parce que la jouissance n'est pas satisfaisante qu'une « rectification de la jouissance »⁷ est possible. C'est parce qu'il y a toujours quelque chose « qu'il ne faut pas »⁸, quelque chose qui « boite »⁹ du côté de la jouissance, qu'il est possible de rectifier les points d'appui – identification, fantasme, symptôme – qu'un sujet prend dans ses modes de jouir.

On peut, à partir de cette disjonction, reprendre le point d'orientation que J.-A. Miller se donne pour aborder la poésie. Il part d'une constatation simple : « l'analysant jouit du

¹ Miller J.-A., « L'Orientation lacanienne. Un effort de poésie », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 26 mars 2003, inédit.

² *Ibid.*, cours du 5 mars 2003.

³ *Ibid.*, cours du 19 mars 2003.

⁴ *Ibid.*, cours du 5 mars 2003.

⁵ Cf. Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 1965, p. 33.

⁶ Miller J.-A., « L'objet jouissance », *La Cause du désir*, n° 94, novembre 2016, p. 103.

⁷ Miller J.-A., « L'économie de la jouissance », *La Cause freudienne*, n° 77, mars 2011, p. 146.

⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 57.

⁹ *Ibid.*, p. 52.

signifiant »¹⁰. En disant cela, il localise au niveau de la séance analytique ce que Lacan avance dans *Encore*, à savoir que le signifiant a des effets de jouissance. Comme l'atteste la moindre formation de l'inconscient ou le plus petit récit d'un traumatisme, la parole analysante est une « parole jouissante »¹¹. Qu'est-ce que cela veut dire ?

La jouissance de la parole

On peut d'abord prendre cet énoncé par le bout le plus simple. L'association libre favorise l'investissement libidinal du sens. L'analysant investit la dimension sémantique du signifiant. Sa libido investit à la fois le sens et l'opération signifiante qui le produit. Cet investissement libidinal du sens est ce que Lacan nomme *joui-sens* ou encore *sens-joui*. L'analysant jouit du sens et on peut alors considérer l'analyse comme un travail de désinvestissement du *sens-joui*. L'analyse est une opération de dépossession. L'analysant se dépossède du sens qu'il investit. D'où l'idée qu'il y aurait à la fin d'une analyse une chute des identifications et une traversée du fantasme. L'analysant délesterait les identifications de leur poids de satisfaction et il traverserait le *sens-joui* du fantasme.

Que constatons-nous ? Nous constatons, parce qu'on nous le dit, que cette opération de dépossession s'accompagne d'un indéniable bénéfice de jouissance. Certains AE¹² témoignent de ce bénéfice en parlant de satisfaction de fin d'analyse. Le mot satisfaction désigne ici à la fois un bénéfice de jouissance et un « ça suffit » à partir duquel l'analysant peut relire son analyse. Cette satisfaction particulière est une prise de position. L'analysant prend position sur la jouissance que son analyse a mise en jeu.

Le mot poésie peut se définir dans ce cas comme « un usage *des* signifiants à des fins de satisfaction ». Il y a même tout un pan de l'analyse qui se prête à cet usage. Il y a dans l'expérience analytique une incontestable satisfaction à dire et à bien dire, et il n'y aurait d'ailleurs pas d'analyse possible s'il n'y avait pas cette satisfaction.

Notre corps sort de *lalangue*

Il faut cependant faire un pas de plus. La tentation d'identification qui accompagne ce « ça suffit » nous rappelle que la fin d'une analyse est toujours bancale, et qu'il n'y a de passe véritable que ratée. Ce n'est pas une raison pour se contenter de ce rabattement de la jouissance sur la libido. Quand Lacan dit que le signifiant produit des effets de jouissance, il convoque surtout l'autre face du concept de jouissance. Il dit que le signifiant a des effets sur le corps qui ne sont pas des effets de satisfaction. La jouissance n'est pas prise par le bout de ce qui se sait. Elle est prise par le bout de « l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire »¹³. Elle est prise par le bout de la tension, ou encore, du déséquilibre permanent que la langue introduit et localise dans le corps.

Cette tension que Lacan situe au « principe de tout ce qui a le nom de jouissance »¹⁴, comment la concevoir ? J.-A. Miller parle à ce propos de l'« affection traçante de la langue sur le corps »¹⁵. Le signifiant est dans ce cas ce qui trace un bord. Il est ce qui transforme certains orifices corporels en zones pulsionnelles. C'est même ce qui les fait exister comme zones pulsionnelles. Le signifiant introduit dans le vivant une tension, une fêlure qui se répète.

¹⁰ Miller J.-A., « L'Orientation lacanienne. Un effort de poésie », *op. cit.*, cours du 26 mars 2003.

¹¹ Miller J.-A., « L'économie de la jouissance », *op. cit.*, p. 155.

¹² Analystes de l'École ; ce titre est délivré pour trois ans à ceux qui, au terme de la procédure dite de la passe, sont jugés susceptibles de témoigner des problèmes cruciaux de la psychanalyse.

¹³ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 17.

¹⁴ Lacan J., *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p. 29.

¹⁵ Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *La Cause freudienne*, n° 44, février 2000, p. 47.

On pourrait même dire que le signifiant, par sa matérialité, produit notre corps. Il le « corporise »¹⁶. Littéralement notre corps, celui qu'on a, celui qui jouit d'une manière singulière, sort de *lalangue*. Il sort de lalangue du fait des ruptures que la matérialité du signifiant introduit dans lalangue. Avant cela, de manière mythique, le corps du *parlêtre* n'est qu'une substance vivante informe, antéprédicative dirait Husserl, qui ne mérite même pas encore le nom de jouissance.

On peut se représenter cela d'une manière simple à partir de l'expérience visuelle que Lacan relate dans « Lituraterre »¹⁷. Les nuages représentent un essaim de signifiants. Lorsque la nuée se rompt, elle délivre de la matière¹⁸. Il pleut de la *motérialité*, et cette pluie creuse dans la terre des sillons qui représentent la jouissance dans le réel. J.-A. Miller, dans ses propos sur *Lacan et la chose japonaise*, ramasse cette métaphore de Lacan d'une manière lumineuse : « toute rupture produit de la jouissance »¹⁹. Toute rupture du semblant, toute rupture de la combinaison signifiante produit de la jouissance.

Imaginons un instant que cette plaine de Sibérie représente le réel du corps. Avant les toutes premières pluies, la steppe n'était pas encore la steppe sibérienne. Ce n'était qu'une surface lisse semblable à ces zones blanches sur les premières cartes de géographie. Les ravinements des premières pluies font que cette surface devient la plaine sibérienne. Il en va de même pour le réel du corps. La rupture de la chaîne signifiant affecte le corps. Elle produit de la jouissance qui nous permet d'avoir un corps. C'est cette opération que J.-A. Miller cerne dans sa définition de la poésie. Il y a un usage du signifiant qui a des effets de jouissance propres à nous donner un corps.

Rien de tel qu'un rêve pour nous montrer ça. Une analysante en analyse depuis longtemps est confrontée une fois de plus à son « je ne sais pas ce que je veux ». Sa profession l'amène régulièrement à s'engager au-delà de ses possibilités. L'angoisse à quoi cela la confronte s'accompagne répétitivement d'un bruit de gorge indéfinissable. C'est dans ce contexte qu'elle rapporte un rêve : « J'ai une blessure au genou. Je soulève la croûte et surgit alors quelque chose d'immonde, d'informe, de dégoûtant. C'est insupportable. Je n'ai pas de mots pour dire ça. J'essaie de remettre la croûte, je n'y arrive pas, et je me réveille ». Elle ajoute un peu plus tard que « C'est comme mon désir. C'est l'immonde de mon désir ». J'arrête la séance. Elle rit. Elle a entendu « le monde de mon désir ». Je me tais.

J'apprends à la séance suivante que l'angoisse est tombée d'un coup, que ce bruit de gorge pour une fois n'était pas présent et qu'elle a pu dire « non » à un engagement professionnel qui la dépassait. Où est la jouissance dans cette affaire ? Est-elle dans le surgissement de cet objet immonde ou dans la fascination qu'il exerce ? Est-elle dans la tension liée au mot qui manque ? Elle est partout dans le rêve, et c'est ce qui la réveille. Le réveil du rêve localise cette jouissance. Il renvoie l'analysant « à la chose qui pense »²⁰ à l'insu du rêveur. Il le renvoie au travail de la langue dans le rêve. Il ne manquait plus qu'une équivoque pour que cette analysante devienne *poète*.

¹⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, op. cit., p. 36.

¹⁷ Lacan J., « Lituraterre », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 15-17.

¹⁸ Miller J.-A., « Remarques et questions », *Lacan et la chose japonaise*, Paris, Navarin, 1988, p. 102.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ Wajcman G., « Portrait de l'objet aboli », *Quarto*, n° 63, novembre 1997, p. 75.